

gereux d'aller plus loin ; connaissant la localité, ils venaient de s'apercevoir que l'homme de Tonty, emporté par le courant rapide, rencontrerait à courte échéance une mort certaine, et que, pour ne pas partager le même sort, la prudence exigeait d'eux de retrorgrader sans délai.

Si le visage pâle, qui leur échappait, avait pu deviner leurs desseins envers les Français, personne maintenant ne pouvait en souffler mot, car l'ange funèbre devait sceller à tout jamais cette bouche, et c'était toujours un palliatif, un peu de baume pour adoucir le chagrin du retour au camp, les mains vides. Ainsi pensaient ces cruels Iroquois.

En débarquant de leurs canots, une agréable nouvelle les attendait ! Frédéric, l'auteur du coup de feu, avait été pris après une course opiniâtre de plusieurs minutes à travers le bois.

Des trois gaillards venus sur l'île pour pêcher, les Tsonnontouans en tenaient deux ; le troisième, en voulant fuir, avait couru à sa perte. Aussi, les projets contre le *Griffon* n'étant pas dérangés, le lendemain verrait de belles choses. Ce grand bateau que construisait de la Salle aurait été une menace continuelle à la puissance de la vaillante tribu, comme une flèche ou un trait au flanc d'un bison. Mais la barque livrée aux flammes, les Français seraient forcés d'évacuer la contrée, et les sauvages resteraient, comme par le passé, les maîtres de la traite des pelleteries. Ayant si bien présumé, s'arrêterait-on là ?... Le fort Conti, au Niagara, contenait des choses très utiles : des armes de la poudre, des couvertures, des vivres, de l'eau-de-vie, etc. Quel beau butin que tout cela !

C'est celui dans lequel Emery avait découvert un air de supériorité qui énumérait tous ces avantages et, est-il besoin de le dire, il excitait au plus haut point l'envie, les convoitises de son entourage par ces descriptions séduisantes.

Cet homme, pour tenir sa troupe en haleine, leur livra alors un petit barillet d'eau-de-feu. Ils se ruèrent dessus en poussant des exclamations joyeuses.

Pendant que les peaux-rouges ingurgitaient de copieuses libations, chantant et faisant grand tapage, le chef s'approcha des prisonniers et les questionna adroitement pour obtenir de plus amples informations au sujet du chantier du *Griffon*. Il s'adressa aux captifs en excellent français, ce qui provoqua de leur part une explosion :

— Comment ! dirent-ils, vous êtes de notre race et vous songez à diriger une attaque contre nous ?... L'entreprise de M. de la Salle, en lui faisant honneur, glorifie aussi sa patrie, et vous voulez détruire cela ?... Mais vous n'avez donc pas de cœur, vous ?...

— Que vous importe ?... Je suis maître de faire ce que bon me semble !... Mon cœur !... c'est ma vengeance ! Entendez-vous ?... J'ai des représailles à exercer, et après... Eh bien ! après, nous verrons...

— Honte sur vous qui ne craignez pas de servir contre votre pays, vos frères !... Fratricide !...

— Oh ! Oh !... braves gens, vous avez le verbe délié !... mais je ne veux plus de ça, ou je vous baillonne fortement !...

Paul-Léon allait répliquer, lorsque Frédéric le poussa du coude pour lui signifier de se taire. A quoi bon exciter la colère, s'attirer le déplaisir de cet homme ? En seraient-ils plus avancés ? Ils venaient, l'instant d'auparavant, de stigmatiser sa conduite en termes non équivoques, n'était-ce pas assez ?

Voyant que ses deux captifs ne parlaient plus, il pensa que sa menace avait produit son effet.

— Je remarque avec satisfaction, dit-il, que vous êtes sages. Il y aura peut-être moyen de faire quelque chose avec vous autres !... Mais nous causerons de cela demain, au jour !... après notre affaire du *Griffon* !...

Paul-Léon eut encore une démangeaison de parler, mais un coup de pied avertisseur de Frédéric, un peu au fait des projets de leurs maîtres temporaires, lui fit clore la bouche une seconde fois.

Le chef leur tourna le dos et s'en fut s'asseoir sur une grosse roche plate, auprès du feu. Il s'entretint avec un grand sauvage qui paraissait être son lieutenant, puis se roula dans une couverture, et s'étendit

par terre comme pour dormir. Le grand sauvage plaça des sentinelles autour du camp, et revint ensuite se mêler à ses frères d'armes pour célébrer gaiement le fameux Bacchus. Les sentinelles mêmes, incapables de résister à la tentation si puissante chez ces êtres, montèrent leurs factions, l'un muni d'une corne de buffle pleine comme une urne du précieux liquide ; tel autre d'un cornet fabriqué d'écorce de bouleau, et, un troisième, d'un pot en terre brune, grossièrement façonné.

Tout le monde buvait, hors le chef et les prisonniers.

— Pourquoi me poussais-tu du coude et du pied tout-à-l'heure ? demanda Paul-Léon à son camarade, dès que le chef fut assez éloigné pour ne pas les entendre.

— Pourquoi ?... pour t'empêcher de parler, donc !...

— Tiens !... je le comprends bien... mais, tu avais d'autres raisons !...

— Oui !...

— Eh bien ?...

— Je te les dirai tout à l'heure !...

— Pourquoi pas tout de suite ?

— On nous remarquerait probablement, et il ne le faut pas !... D'ailleurs, c'est déjà assez causés, sur ce ton-là !... Ferme ta boîte !...

Quels rudes gosiers que ces Tsonnontouans, disciples de ce Français renégat ! Comme ils buvaient sec !

Enfin, la liqueur enivrante les terrassa, et, l'un après l'autre, bien lestés d'alcool, ils tombèrent ivres-morts. Les sentinelles, leurs provisions consommées, abandonnèrent leur poste pour se ravitailler.

Frédéric observait ces choses, et le moment propice arrivant, il raconta à Paul-Léon ce que lui avait narré Emery. La détonation sous bois, ça, c'était une idée d'Emery qui parlait d'avertir M. de Tonty des machinations de ces méricauds ; ce coup de feu détournait leur attention et lui permettait de parvenir aux canots sur la rive, sans être aperçu. On lui fit la chasse, par bonheur sans succès, puisque les chasseurs revinrent bredouilles.

— Maintenant, ajouta Frédéric, Emery a fui, suivons son exemple !

— Dire et opérer sont choses différentes ! La première est facile, la seconde ne l'est pas autant !

— Le chef n'est pas ivre !... Peut-être ne dort-il pas ?... sachant bien que ses hommes vont noyer leurs forces et leur raison dans l'eau-de-vie !

— Si personne ne nous surveille ?...

— Battant ! ce sera lui, n'aie pas peur !... Ou bien, il compte beaucoup sur la solidité de nos liens !

— Je vais voir s'il n'y a pas moyen de t'en débarrasser, dit Paul-Léon. Tourne-toi sur le côté et présente moi ton dos. Avec mes dents j'espère réussir à couper les lanières autour de tes poignets. Je l'avoue, c'est un travail lent et pénible, mais que ne fait-on pas pour recouvrer sa liberté ?... Après, ce sera à ton tour de me libérer !...

Il entama donc à belles dents le cuir solidement noué aux bras et poignets de Frédéric. Les lanières étaient sèches et dures comme un fil de laiton.

Au bout de quelques minutes, force lui fut de s'arrêter, les dents excessivement agacées.

— Ah ! si j'avais les incisives d'un castor, dit-il.

Il se remit à l'œuvre cependant, et mâchonna courageusement les cordes. De temps en temps, Paul-Léon se reposait. Alors Frédéric se raidissait dans un effort suprême pour rompre ses liens, mais chaque fois les lanières résistaient, n'étant point encore assez rongées.

Un cri étouffé, plein de joie, partant des lèvres de Frédéric, annonça enfin au travailleur fatigué le couronnement de son labeur pénible.

Les liens avaient cédé à une pression plus énergique. Frédéric, en quelques minutes, débarrassé de ses entraves, respira allègrement. Ensuite il voulut rendre le même service à Paul-Léon et l'on comprend que ce dernier ne tarda guère à partager la liberté de son compère.

— Qu'allons-nous faire à présent ? demanda Frédéric.

— Parbleu !... Nous sauver...

— Pas si vite !... moi, avant de mettre ton conseil en pratique, j'aimerais, bien gros, à jouer un tour à nos persécuteurs !

— Eh ! oui !... et puis te faire repincer !...

— Ecoute-moi bien, mon vieux !... Tu sais quel coup ces diables-là ont monté contre nos gens et le bâtiment de M. de la Salle ?...

— Sans doute !... même que c'est toi qui me l'as dit tantôt !...

— Bon !... tu réponds comme un livre qu'est imprimé !... Nos sauvages en attaquant le chantier du *Griffon*, seront-ils armés ?...

— Eh ! oui !... de haches et de fusils !

— Tu répliques à merveille !... seulement si ces peaux cuivrées n'étaient pas ivres-morts à l'heure qu'il est, je ne te questionnerais pas comme je le fais !... Pour continuer... dis-moi, lequel est le plus dangereux d'une hache ou d'un fusil ?...

— Tu le sais bien, toi-même !

— Dis donc toujours !

— Le fusil !

— Alors, si les Tsonnontouans attaquaient nos amis, ils pourraient nous causer beaucoup de mal avec leurs armes offensives ?

— Infailliblement !

— Et puis, s'ils n'avaient pas de fusils ?

— Oui... mais ils en ont !

— Ils n'en auront pas longtemps... je vais les leur enlever !... D'abord pour que la farce soit meilleure, emparons-nous du chef ; ligotons-le solidement, et donnons-lui notre place !

Paul-Léon approuva cette dernière proposition avec gaieté. Au fond du cœur, il n'était pas fâché que le renégat goûtât à leur genre de supplyce.

Tous deux s'avançèrent donc à pas de loup vers leur personnage. Avec un ensemble parfait, ils le saisirent, le baillonnèrent et le ficelèrent de la belle manière, malgré ses efforts, ses sauts de carpe pour s'échapper de leurs mains.

— Maintenant, dit Frédéric, aux fusils, et prenons garde de réveiller les sauvages !

— Les armes dont nous nous emparons... où les cacher ?... tu ne les emportes pas ?...

— Non-dà !... Déposons-les dans l'un des canots ; ces fusils-là serviront à repousser l'attaque projetée.

— Ton idée est géniale !

Lorsque tous les fusils eurent été placés dans un canot, Frédéric y monta, disant à Paul-Léon :

— Nous contournerons l'extrémité sud de l'île, ce sera moins long que de passer par le nord. Toi, tu vas marcher le long du rivage, hâlant sur une corde que je fixe à la proue de ma barque ; tu iras lentement, afin d'éviter les écueils à fleur d'eau !...

— Si on emmenait tous les canots ? remarqua Paul-Léon...

— Tu as raison !... De même, ça les retardera dans l'exécution de leur programme.

— Et il y aura toujours ça de gagné ; le temps de parvenir à nos amis, les mettre en garde et nous préparer à une vigoureuse défense.

Le voyage commença. Paul-Léon passif aux directions de Frédéric marchait lentement. Ce dernier à l'avant de son léger vaisseau, cherchait à éviter d'un coup savant de pagaie, les obstacles de la route, consistant en roches et gros cailloux, dont les pointes acérées, presque à la surface de la rivière, étaient un danger continuel.

Soudain, au bout de l'île, le courant très rapide poussa l'embarcation montée contre un écueil, lequel perfora largement la mince coque, et l'eau entra en bouillonnant.

Le payeur s'empressa d'évacuer l'embarcation, et de sauter dans la suivante. Il n'eut pas le temps de sauver les armes à feu.

(A suivre)